

# Sortir

---

La porte s'ouvre.

C'est une femme qui porte le plateau. D'habitude c'est un gros costaud qui officie. Parfois un petit bonhomme tout sec avec une barbiche noire le remplace. Je préfère le gros. Il a l'air plus indifférent que le petit. Le petit, lui, semble porter une sorte de méchanceté. Cette fois donc, c'est le gros. Mais il est resté derrière, dans le couloir. Il regarde sans trop sembler voir. Au début il y a eu une femme, parfois. Vieille avec une allure de sorcière, marmonnant un flot incessant avec un air de reproche. Là je ne sais pas. Elle est couverte. Plus jeune que l'autre à ce que je peux en deviner. Je n'entrevois que ses yeux. Elle m'a regardé rapidement. Haine, curiosité, compassion, indifférence? Je ne la fixe pas. C'est risqué. Elle pose le plateau à l'entrée sur la petite table, reprend celui d'hier et recule. La porte se referme, le fer du loquet grince, un claquement.

Ils sont partis. C'est fini.

Combien de temps ? Juste une vague idée, un grosso modo de comptage de jours bricolé. Quand ça a commencé, j'ai essayé de maintenir le décompte. C'est la règle : tous les naufragés, tous les prisonniers du monde sont censés le faire. Il paraît que ça évite de devenir fou ou de sombrer. Graver des bâtons sur le mur, c'est aléatoire : un changement de cellule et tout est perdu. Je ne voulais faire confiance qu'à ma tête. Je me suis parfois embrouillé, comme quand on compte les tours de piste en athlétisme lors des entraînements solitaires. Je reprenais. "Hier tu étais à vingt-sept, donc ça fait vingt-huit. Mais vingt-sept, c'était vraiment hier ? Et si c'était hier tu n'avais pas oublié de compter la veille ?". J'ai vraiment lâché quand Stephen n'est pas revenu. A quoi bon ? Puis j'ai tenté de raccrocher, j'ai soupesé des chiffres de jours et de nuits mais je ne suis pas sûr. Les repères sont absents, pas de rythme. Juste ce rituel quotidien de la nourriture.

J'ai au final estimé cent-dix-sept journées écoulées depuis l'arrivée à l'aéroport, ce guide qui avait l'air bienveillant, ce long trajet dans la camionnette, cette surprenante sortie de la ville. "Une grande partie des membres de l'entreprise a quitté les locaux hier pour un mois" m'avait-il expliqué dans un sabir pressé d'où surnageaient quelques mots d'anglais. "Ils sont maintenant près du chantier, ils pourront aller plus vite pour avancer les travaux. Ils ne reviendront en ville que dans un mois.". Je n'avais pas eu de contact avec Isabella depuis deux jours. J'avais envoyé un bref message pour confirmer mon arrivée. Elle m'avait répondu qu'elle devait assister à une réunion évidemment importante, qu'elle ne pourrait pas être à la descente de l'avion, mais que quelqu'un viendrait me chercher. Ce n'était pas grave. L'essentiel était de la retrouver bientôt. Six mois qu'elle était partie, qu'elle avait accepté cette mission d'un an à l'international pour l'entreprise d'ingénierie de grands travaux où elle travaillait. Six mois que nous avions décidé de nous accorder cette pause.

Se renouveler, s'aérer ! Au moins c'est réussi. Nous avons besoin de nous écarter, nous ne le voulions pas vraiment. Nous poursuivions obstinément notre chemin bancal. Et puis un jour cette "opportunité" pour elle, comme il se dit. Un ingénieur principal tombé malade à remplacer d'urgence sur le chantier d'un pont sur ce gros contrat à l'étranger, le bon profil, le bon moment finalement. L'affaire avait été organisée en quelques jours : notre décision commune, les papiers, la prise de connaissance du dossier au travers de quelques rencontres organisées à l'hôpital avec l'ingénieur rapatrié. Elle s'était envolée un matin, j'étais resté. Le manque s'était installé rapidement. Dès la sortie de l'aéroport en fait. Nous nous y étions habitués. Six mois avant de nous revoir avions nous dit. Nous espérions que nos retrouvailles seraient, et qu'elles seraient belles. Cela nous permettrait de mesurer vraiment où nous en étions. Si mes calculs sont exacts, c'était il y a dix mois.

J'attends pour me lever. Je vole des durées à la monotonie du temps qui coule dans le rien. Ces pauvres subterfuges ne me trompent pas vraiment. La journée se traînera comme celles d'avant, comme celles à venir probablement. Hier c'est aujourd'hui, ce sera demain, et demain sera hier. Le temps n'a plus de sens.

Le temps du Désert des Tartares m'avait fasciné. Quelques mois, un an, dix ans, une vie qui passait en accélérant sans que rien ne se produise. Mais c'était purement intellectuel. Je n'étais pas Drogo, je n'avais pas subi, je n'étais pas resté confortablement engourdi. J'avais rêvé et concrétisé des projets, j'avais avancé. Evidemment que le temps filait. Et évidemment, comme le disent les vieux, qu'il filait de plus en plus vite. J'en avais une conscience bien plus pregnante depuis quelques années. Un ronronnement de plus en plus marqué, insistant, qui ne me dérangeait pas mais que je ne pouvais pas non plus ignorer.

Qui peut savoir que je suis là, que je vis encore ? Je suis adossé au mur à demi somnolent. Une colonne de fourmis s'active à côté de moi. Elles sont arrivées depuis plusieurs jours. D'abord une, puis deux ou trois, puis toute une armée. C'est quoi le temps et l'espoir pour une fourmi besogneuse ? Est-ce que ça existe au moins ? Je me suis contenté de les regarder. Je n'ai pas essayé de casser l'ordre qu'elles mettaient en place, même pour me distraire un instant.

Qu'est-ce que je suis devenu pur ceux qui me connaissent ? Est-ce qu'on m'a cherché ? Oui bien sûr. Est-ce qu'on me cherche encore ? Quand décide-t-on que c'est fini, qu'il faut abandonner ? Peut-on le décider ? Un rayon de soleil venu du soupirail attrape la poussière et me chauffe le torse. Il ne restera pas longtemps, je m'y suis fait, je m'y cramponne. Encore un subterfuge. Ca y est, il a disparu maintenant. Le soleil est monté trop haut dans le ciel pour m'atteindre. Il reviendra demain.

Je me lève plein de douleurs et d'engourdissements. Sur le plateau le verre d'eau habituel. L'ordinaire de l'assiette au contenu inidentifiable, pas si mauvais en général, une cuillère, un morceau de pain. Un morceau de tissu : c'est nouveau ! Crasseux, c'est un tas informe sur le

côté de l'écuelle. Je le soulève doucement : un petit boîtier noir et gris avec des touches : un téléphone ! Un téléphone ?

Noyade dans ma tête. C'est que ça s'est passé comme ça avec Stephen.

Stephen. Ils m'ont descendu du fourgon dans la cour d'une grande bâtisse. Ils m'ont escorté le long d'un couloir au sous-sol. Ils ont ouvert une porte Ils m'ont poussé dans la grande cave un peu sombre où je suis. Il était là, assis par terre. Son regard s'est allumé, il n'a rien dit, il n'a pas bougé. Une fois seuls il a murmuré "English ?". J'ai répondu "French". Il a dit "Bienvenue au bord".

Dans les jours qui ont suivi, nous avons échangé nos vies, refait nos passés.

Il m'a raconté son parcours dans l'humanitaire, ses tribulations à travers le monde au gré des affectations. Jamais plus de neuf mois dans le même pays. Au final, à chaque fois, l'ennui, ou plutôt une lassitude qui finissait toujours par le rattraper, un besoin de ne pas s'attacher. Il était spécialiste en organisation logistique. Ancré dans le concret, rompu à trouver et mettre en place des solutions souvent limites. Je n'avais jamais imaginé quelles opérations magiques pouvaient amener un chargement de matériel médical depuis une usine en Chine vers l'aérodrome poussiéreux d'un pays africain en passant par la Turquie. Le tout se déroulait souvent sous le regard de militaires ou de fonctionnaires avides. Les rétributions successives représentaient au final souvent plus d'argent que la marchandise elle-même.

En pur idéaliste que j'étais, je lui ai dit ma passion des livres. Je lui ai refait mes cours et il a découvert la littérature française à travers mon anglais parfois un peu limité. Je lui ai aussi fait parcourir mes montagnes. Il a écouté les randonnées à ski l'hiver dans le silence des neiges. Il a parcouru des dénivelés estivaux sous des soleils de plomb et des orages dantesques.

Nous avons aussi vécu des après. Des bières s'illuminaient dans le soleil des ports. Il y aurait des rencontres, des paysages connus ou nouveaux.

"Tu sais, ils veulent du l'argent c'est tout" m'expliquait-il. Il avait confiance. Il avait côtoyé plusieurs fois ces situations, même s'il n'en n'avait pas été directement victime. Tout finissait en principe par s'arranger, plus ou moins officiellement. Plus ou moins rapidement. Des agitations de façade, des chaînes d'intermédiaires improbables, une rançon discrètement versée, toujours niée, avec au bout la libération. Parfois il y avait un raté, une crispation, un drame, mais c'était plutôt rare.

Et puis un jour, sur son plateau un bonbon. Nous avons devisé. Nous l'avons partagé à la fin de la journée. Le lendemain, ils ont pointé du doigt le papier près de sa cheville, ils ont ri puis crié, sont devenus menaçants, puis ri encore. Ils l'ont emmené. Juste avant de sortir il m'a soufflé "Bon chance". Je ne l'ai pas revu, je n'ai pas eu de nouvelles.

Le soleil n'est plus visible, quelle que soit la façon dont on le cherche à travers le soupirail. On doit être l'après-midi. De ce que je perçois de l'extérieur, rien ne bouge jamais. Je fixe le téléphone : un vieux truc, complètement démodé, à la pointe il y a quinze ans. Même celui qu'ils m'ont pris avait l'air plus actuel. La nouvelle gardienne ? La coïncidence est trop forte. Ses yeux. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Qu'est-ce qu'elle a pensé en entrant, en me voyant ? Je ne peux m'accrocher qu'à ses yeux. Qu'est-ce qu'ils ont dit ses yeux ? Ils étaient noirs je me souviens. Pas très étonnant ici. Elle les a un peu plissés peut-être ? Pas ouverts en grand, ça j'en suis sûr. Il n'y a pas eu de clin d'oeil ostentatoire ou de mouvement démonstratif, j'en suis sûr aussi. Juste cette légère plissure, que j'ai peut-être imaginée, comme un signe d'encouragement ou de compassion ? Ou peut-être juste une curiosité. En tous cas, ça ne peut pas être le gros : ça n'aurait aucune logique. Ou alors quelqu'un l'aurait soudoyé ?

Je ne touche à rien. Je m'assois. Le temps redémarre, il file vite maintenant, entraîné par le flot des pensées qui me traversent.

Le téléphone se met à vibrer. Je me lève, un numéro que je ne connais pas s'est affiché sur l'écran. Ami, ennemi ? Piège, espoir ?

Décrocher ? Ils n'attendent que cela pour entrer, rire de mes espoirs déçus et me traîner hors de là.

Ne pas répondre : passer à côté de ... de quoi ? La vibration s'est arrêtée.

Quand j'ai connu Isabella, être joignable était devenu un impératif de l'époque. Je résistais. Pas de téléphone portable, autant par une conviction profonde que par un snobisme inavoué. Charmée au début, rapidement lassée, elle avait fini par m'en offrir un. Je l'utilisais avec réticence. Maladroitement. Je maîtrisais le petit combiné vert "Décrocher". Je composais chiffre par chiffre des numéros ou que je connaissais par coeur ou qui étaient notés sur divers papiers ou carnets. Elle s'amusait que j'utilise mon index pour taper consciencieusement là où des pouces agiles jouaient avec les touches. "Tu es déjà vieux" disait-elle, "Les jeunes ne tapent pas comme toi". Je répondais "Je n'y arrive pas", sans préciser si je parlais de mon pouce ou du portable en général. Son numéro était répertorié dans mes "Contacts" et c'est son prénom qui s'affichait quand elle appelait. Parfois, elle le changeait à mon insu : une Berthe, Marguerite ou Cunégonde apparaissait alors sur le petit afficheur. Elle prenait aussi un plaisir indicible à m'appeler avec le téléphone de ses amies. S'affichait alors le numéro de Zoé, Murielle ou d'une inconnue dont j'avais attiré l'attention sans m'en rendre compte et qui voulait me revoir. Au début cela me laissait perplexe. Puis j'avais détesté ces jeux. Une règle simple s'était imposée : ne plus répondre à des appels à l'origine indéterminée.

Finalement, après plusieurs années, je m'étais adapté, mais le marquage initial rôdait toujours. Avant son départ, j'avais abandonné mon téléphone primitif. Je m'étais équipé d'un nouvel appareil qui nous permettait d'échanger messages, mails et appels vidéotés ou non comme nous disions. Mais ce n'était pas forcément régulier. Deux ou trois jours pouvaient passer entre ces contacts édulcorés qui me semblaient toujours si artificiels.

La lumière a commencé à baisser maintenant. Des minutes, des heures à élaborer des questionnements. Toujours les mêmes, en boucle et sans réponses.

Si c'est eux qui m'ont passé ce téléphone, pourquoi ? Sadisme ? Provocation ? Juste envie de se moquer ? Pas d'autre explication. En fait, je ne les connais pas. Je ne sais rien de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils veulent. Stephen n'en savait pas plus. Mafia locale, opposants politiques : il penchait, sans certitude, pour la première hypothèse ? Les choses étaient complexes dans ce pays, même si rien n'avait jamais été tenté contre des étrangers.

Et si ce n'est pas eux, qui ? Des services officiels, l'ambassade, le consulat : ils feraient les choses officiellement ! Des services secrets, d'obscures forces spéciales en train de préparer ma libération comme dans les films et les romans. L'assaut serait pour bientôt, je devais me préparer. J'ai du mal à l'imaginer. Stephen ?

La vibration a recommencé, le même numéro que la première fois, je le reconnais, même si je ne l'avais pas retenu. Stephen m'a chuchoté avec son accent si anglais qu'il avait été quand même bon ce bonbon. Je revois aussi les gardiens rieurs. Je pèse, soupèse, l'adrénaline me fait taper le coeur. Le vrombissement s'est arrêté, la tension est restée. Je m'approche de la porte, je colle mon oreille, j'écoute le plus fort possible, rien ne vient du couloir.

J'attrape le téléphone. Je connais le numéro d'Isabella. J'ai parcouru toutes les possibilités : l'appeler est le moins risqué. Je tape avec précaution sur les touches. Merde ! Seuls le un et le sept ont l'air de fonctionner. Je recommence, j'insiste. Rien à faire. Il est tout pourri. Merde merde et merde !

Il fait presque nuit, le jour est tombé vite. Le téléphone s'agite une nouvelle fois. Toujours ce même numéro qui s'affiche. Je remarque alors que le petit indicateur de batterie en haut à droite n'est plus qu'à moitié rempli ... déjà à moitié vide si j'étais pessimiste. Je n'arrive pas à me rappeler précisément ce qu'il indiquait au début. Une seule évidence, l'échéance s'approche, quelle que soit ma décision. Le choix est toujours le même, toujours limité à cette seule alternative : décrocher, en espérant que la touche fonctionne, ou renoncer. La batterie va finir de se décharger. Si je reste comme ça, je n'aurai rien osé et ce sera fini. Juste des regrets. Je suis acculé. Il faut le faire ce choix. Vite. Maintenant. Je décroche. J'entends un clic, un blanc, un clac. Je chuchote "Allo". Une voix féminine. Quelques phrases, dans la langue locale j' imagine. La voix est posée, elle parle calmement, distinctement, même si je ne comprends rien. Je retente un "Allo, hello". La voix continue, imperturbable. Un automate : c'est un automate ! D'un seul coup, la voix bascule dans un anglais articulé et appliqué, comme si elle s'adressait à un enfant. "Bonjour, ceci est un message du gouvernement. Une épidémie grave se diffuse dans le pays. Il est ordonné à la population de ne pas sortir. Les forces militaires ont pour mission de faire respecter cet ordre par tous les moyens nécessaires.

Restez enfermé chez vous. Nous vous tiendrons informés de l'évolution de la situation. Ne sortez pas, restez chez vous".